



HAL
open science

À propos d'une inscription grecque de la Hisma

Frédéric Alpi

► **To cite this version:**

Frédéric Alpi. À propos d'une inscription grecque de la Hisma. Mélanges de l'Université Saint-Joseph, 2007, 60, pp.335-353. halshs-00458181

HAL Id: halshs-00458181

<https://shs.hal.science/halshs-00458181>

Submitted on 19 Feb 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

À propos d'une inscription grecque de la Ḥisma

Frédéric ALPI

Fortuitement découverte en 1987 au sud de la plaine appelée Sahl Abū aṣ-Ṣuwwāna, en bordure de la piste caravanière de la Ḥisma, dans le Hijaz jordanien, au pied du Jebel el-Muzeiribāt et dans le wadi homonyme (fig. 1)¹, cette remarquable inscription piquetée sur un bloc de grès brut présente deux lignes dont la lecture n'a pas semblé jusqu'ici poser grand problème aux éditeurs. L'interprétation du texte, en revanche, reste tributaire d'hypothèses dont la fragilité m'a paru justifier un nouvel examen du dossier. Une visite *in situ* s'imposait pour ce faire, et j'ai résolu d'appliquer les conseils prodigués par Jean-Paul Rey-Coquais : « L'épigraphie – me disait-il en substance, un soir de Beyrouth, vers 1995 – devrait être un travail d'équipe. Il faut toujours que quelqu'un prenne la peine d'aller vérifier sur place les conjectures que l'on aura proposées. » À l'auteur d'un récent et perspicace panorama de synthèse sur l'hellénisation en Jordanie², j'offre donc ici des observations d'épigraphie grecque, recueillies dans le désert, avec les réflexions qu'elles ont pu susciter.

I. *STATUS QUAESTIONIS*

La découverte de 1987 a donné lieu à publication par R. Godfrey Tanner, épigraphiste associé à la prospection de William J. Jobling (*The 'Aqaba Ma'an Survey*). Maurice Sartre a présenté ensuite le dossier de ce texte dans son édition du corpus *I. Jordanie* 4, 138. En 1996, la reprise dans le secteur de recherches épigraphiques, principalement thamoudéennes, sous les auspices de l'Institut français d'archéologie du Proche-Orient (IFAPO), a permis de dissiper une imprécision qui s'était installée quant à la localisation de l'inscription. Les différents auteurs qui ont travaillé le texte s'accordent globalement sur la lecture suivante (fig. 2) :

¹ Carte : Urdūn - 1 : 100.000, Baṭūn al-Ġūl.

² REY-COQUAIS J.-P. (2003), « Jordanie, d'Alexandre à Moawiya : un millénaire d'hellénisation », in *Studies in the History and Archaeology of Jordan* 7, Dep. of Antiquities, Amman, p. 359-364.

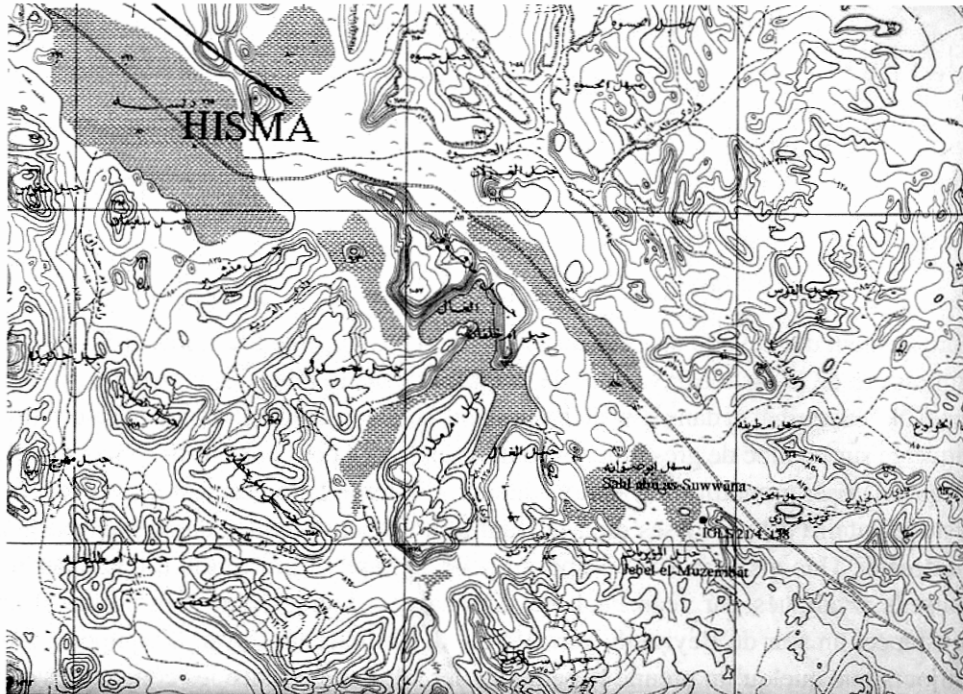


Fig. 1 Secteur de Sahl Abū aṣ-Ṣuwwāna.

Ῥωμαῖοι ἀεὶ νικῶσιν· Λαυρίκιος / ἔγραψα. Χαῖρε, Ζήνων.
*Les Romains gagnent toujours ! Signé : Laurikios. Salut, Zénon ! (ou :
 Salut ! Zénon.)*

De la campagne 1988 du 'Aqaba-Ma'an Survey ont résulté trois publications de l'inscription : JOBLING W. J. et TANNER R. G. (1989), « Zeno the Tribune », *SEL* 6, p. 135-142 : photographie, relevé, édition du texte grec et traduction en anglais (cf. *SEG* 40 [1990], 1524) ; TANNER R. G. (1990), « Greek Epigraphy in South Jordan », *ZPE* 83, p. 183-193 : photographie, édition et traduction en anglais (cf. *SEG* 40, 1524 ; *AE* 1990, 1016) ; JOBLING W. J. (1993), « The 'Aqaba-Ma'an Survey, 1988-1990 », *Syria* 70, p. 244-248 : édition et traduction en anglais.

M. Sartre, dans *I. Jordanie* 4, 138, p. 172-173 : édition du texte grec et traduction française. L'auteur n'a pas vu la pierre et se fonde sur la documentation fournie par JOBLING et TANNER.

FARÈS-DRAPPEAU S. et ZAYADINE F. (1997), « Istikšāf an-nuqūš fī Wādī Iram : 1996 », *ADAJ* 41, p. 42-43 (de la partie en arabe) : photographie et traduction du texte en arabe, sans toutefois l'éditer (cf. BIKAI P. M. [1997], « Archaeology in Jordan », *AJA* 10, p. 496 ; P.-L. Gatier dans *Bull. ép.* 1998, 531).



Fig. 2 Inscription grecque de Sahl Abū aṣ-Ṣuwwāna (*I. Jordanie* 4, 138).

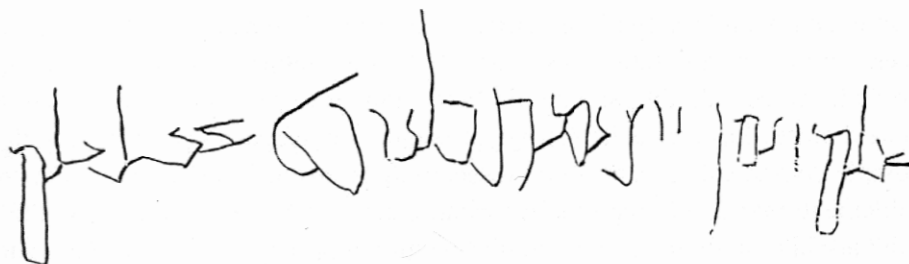


Fig. 3 Graffite nabatéen de Ḥḏeibit al-Falā.

Les précédents éditeurs ont associé cette inscription grecque de Sahl Abū aṣ-Ṣuwwāna [signée : Laurikios, avec apostrophe ou référence complémentaire à Zénon] à l'inscription nabatéenne de Ḥḏeibit al-Falā [signée : Zénon] (fig. 3)³. L'une correspondrait à l'autre. Ce rapprochement commande la datation proposée pour le texte grec, puisque le graffite nabatéen remonterait, pour sa part, aux années 125-150⁴. Dans l'un et l'autre cas, il s'agirait d'un même personnage dénommé Zénon, sans doute un indigène hellénisé, peut-être originaire de Hegra/Madā'in Ṣālīh⁵, citoyen

³ ṢLM ZYNWN BR QYMT KLYRK BṬB L'LM (Salut ! [Signé :] Zénon, fils de Qymt, tribun. En bien, pour toujours !). Cf. JOBLING W. J. (1982), « 'Aqaba-Ma'an Survey, Jan.-Feb. 1981 », *ADAJ* 26, p. 199-209 ; JOBLING et TANNER, « Zeno the Tribune », p. 135 ; TANNER, « Greek Epigraphy », p. 184 ; Sartre, *I. Jordanie* 4, p. 172.

⁴ Estimation de Jean Starcky, d'après la paléographie, dans une lettre à William J. Jobling citée par TANNER, « Greek Epigraphy », p. 188.

⁵ JOBLING et TANNER, « Zeno the Tribune », p. 137-138. Réserves de Sartre, *I. Jordanie* 4, p. 172-173.

romain et tribun militaire d'une unité patrouillant dans la Ḥisma. L'événement de référence, peut-être la mise en déroute d'une incursion pillarde venue du désert, pourrait se situer ainsi dans le contexte de la guerre juive de 132-135⁶, qui aurait déstabilisé la police ordinaire que les Romains et leurs auxiliaires locaux faisaient régner dans le secteur⁷. On peut considérer aussi qu'il s'agit seulement de « la proclamation d'une évidence, à des fins de propagande »⁸.

Entrée dans la *doxa* scientifique relative à cette inscription, non sans quelques nuances selon les éditeurs⁹, l'association des deux textes me paraît problématique. Elle soulève trois types d'objections.

Topographie (fig. 4)

Située à 38 km au sud-est du village moderne d'ad-Diseh, l'inscription grecque de Sahl Abū aṣ-Ṣuwwāna se trouve à quelque 20 km à l'est du graffiti nabatéen de Hḏeibit al-Falā¹⁰. Une distance de désert assez considérable sépare donc les deux textes et ce n'est guère qu'en supposant, sans aucune preuve, que Zénon commandait une unité de *dromedarii* que l'on pourrait souscrire à l'appréciation de R. Godfrey Tanner, qui minimise le trajet à parcourir de l'un à l'autre¹¹. Notons d'ailleurs que l'intervalle, en ce « désert parlant » du Wādī Iram et de la Ḥisma, offre un certain nombre d'autres écritures et de pétroglyphes que l'on n'a pas fait entrer ici en ligne de compte. *In situ*, enfin, les positions respectives de chaque inscription diffèrent trop sensiblement pour que l'on puisse reconnaître entre celles-ci une réelle parenté. À Hḏeibit al-Falā, sur un rocher en retrait, à l'écart des principaux axes de pénétration, on lit, à hauteur d'homme, le graffiti formellement banal d'un militaire qui semble avoir voulu simplement signaler son passage. Le texte de Sahl Abū aṣ-Ṣuwwāna paraît marquer, au contraire, une certaine solennité. Gravé sur un bloc de grès qui gît sur un replat en forme de banquettes, au pied d'une des collines barrant l'horizon d'un petit plateau, il regarde au nord-ouest, vers la route caravanière de la Ḥisma, bien en montre et en vue de voyageurs susceptibles de faire halte au piedmont du Jebel el-Muzeiribāt¹².

⁶ JOBLING et TANNER, « Zeno the Tribune », p. 138 ; Sartre, *I. Jordanie* 4, p. 173.

⁷ BOWERSOCK G. W. (1983), *Roman Arabia*, Harvard University Press, Cambridge, Mass., p. 95-99.

⁸ Sartre, *I. Jordanie* 4, p. 173.

⁹ Sartre, *ibid.*, p. 172-173, se montre beaucoup plus prudent que JOBLING et TANNER, « Zeno the Tribune », sur la généalogie de Zénon et les circonstances historiques envisagées pour les deux inscriptions.

¹⁰ FARÈS-DRAPPEAU et ZAYADINE, « Istikšāf », p. 42-43 ; Gatier, *Bull. ép.* 1998, 531.

¹¹ TANNER, « Greek Epigraphy », p. 184 : « a few miles away ».

¹² Cet emplacement remarquable a inspiré à JOBLING et TANNER, « Zeno the Tribune », p. 135, une hypothèse contestable : « It is tempting to see this rock platform as the improvised *tribunal* or *suggestus* of a temporary encampment used by Roman soldiers ».

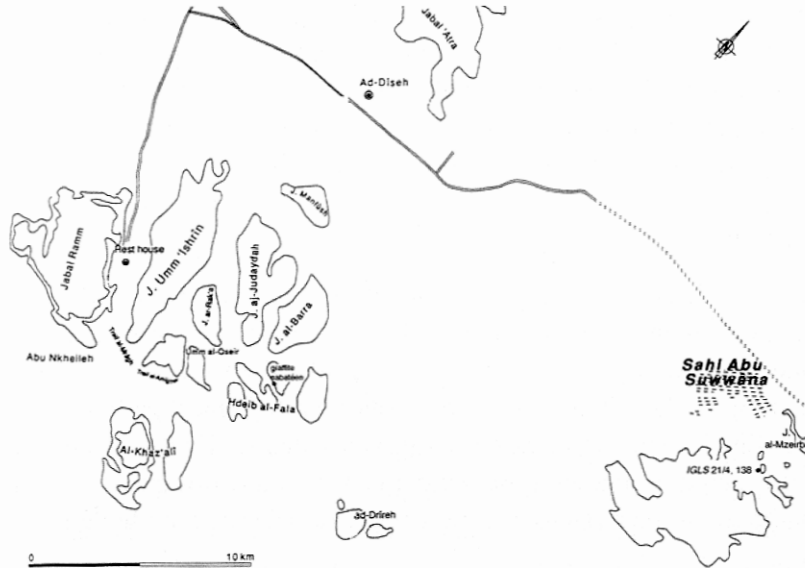


Fig. 4 Schéma topographique.

Genre et contenu des deux textes

La position particulière de ces deux textes conduit à considérer leur nature spécifique.

L'inscription de Hdeibit al-Falā est un simple graffiti. Elle comporte la salutation ordinaire adressée par un militaire au lecteur de passage (ŠLM), suivie de la signature (ZYNWN), de la généalogie (BR QYMT) et du grade du scribe (KLYRK'). Celui-ci décline en quelque sorte son identité, selon un schéma minimal, très commun dans l'épigraphie nabatéenne. À noter que Zénon n'est pas le destinataire de la salutation, mais son auteur¹³. Bien attestée par ailleurs¹⁴, la formule propitiatoire qui clôt la phrase (BṬB L'LM) ne semble pas faire référence à un épisode particulier.

Les précédents éditeurs ont signalé le caractère semi-officiel de l'inscription de Sahl Abū aš-Šuwwāna, qui se présente au lecteur avec majesté. Elle comporte, à leurs yeux, trois séquences de discours, nettement distinguées par des procédés

¹³ Un datif impliquerait en effet l'adjonction d'une particule préfixée (LZYNWN) ; un vocatif s'écarterait de l'usage courant du formulaire épigraphique nabatéen. Des deux équivalents latins proposés par TANNER, « Greek Epigraphy », p. 193, il faudrait préférer le second : *Salutem dat Zeno, Caiamati filius, tribunus felix semper*, non sans corriger la fin, puisqu'il s'agit plutôt d'une apostrophe au lecteur (= *Utere felix semper* !). La traduction grecque de Sartre, *I. Jordanie* 4, p. 172, devrait être ainsi ponctuée : Χαῖρε· Ζήνων χειλίαρχος· Ἐπ' ἀγαθῶ εἰς αἰεί·

¹⁴ Cf. ex. gr. JAUSSEN A. et SAVIGNAC R. (1909), *Mission archéologique en Arabie*, 1, *De Jérusalem au Hedjaz : Médain-Saleh*, E. Leroux, Paris, p. 241, n° 168, et *eid.* (1914), *Mission archéologique en Arabie*, 2, *El-'Ela, d'Hégra à Teima, Harrah de Tebouk*, p. 206, n° 281.

graphiques apparents (*paragraphos, lambda initial grossi*)¹⁵. D'abord, un cri de victoire (Ῥωμαῖοι ἀεὶ νικώσιν), de portée générale, mais qui pourrait trouver sa justification dans un événement récent¹⁶. Ensuite, la signature explicite du scribe, un certain Laurikios (Λαυρίκιος ἔγραψα). En appendice, suivrait une apostrophe ou une référence à un dénommé Zénon (Χαῖρε, Ζήνων)¹⁷.

Onomastique

En somme, les deux inscriptions de Hdeibit al-Falā et de Sahl Abū aṣ-Ṣuwwāna n'offrent vraiment en commun que la seule mention du nom de Zénon. Or, il s'agit sans doute de l'anthroponyme grec le mieux attesté en diachronie, puisque l'on trouve en usage ce théophore, dérivé de « Zeus », pratiquement partout et à toutes les époques de l'hellénisme¹⁸. Certes, des indigènes hellénisés l'ont souvent adopté et on le rencontre fréquemment en Syrie, en couverture d'une origine araméenne¹⁹. Une telle banalité fragilise en fait tout rapprochement fondé sur cette seule homonymie.

Résumons-nous. On ne saurait exclure *a priori* un lien entre les deux inscriptions nabatéenne (Hdeibit al-Falā) et grecque (Sahl Abū aṣ-Ṣuwwāna). On ne saurait écarter non plus que, sans être en rapport étroit l'un avec l'autre, les deux textes soient en gros contemporains. Aucun indice décisif ne plaide cependant en ce sens. Pourtant,

¹⁵ JOBLING et TANNER, « Zeno the Tribune », p. 136.

¹⁶ En ce sens, on ne saurait rapprocher L'LM, dans la formule propitiatoire de Hdeibit al-Falā, et ἀεὶ que nous lisons ici.

¹⁷ Ζήνων pourrait donc valoir ici comme vocatif, contrairement au ZYNWN de Hdeibit al-Falā qui est un sujet grammatical. JOBLING et TANNER, « Zeno the Tribune », p. 137, ont vainement tenté d'en faire un *nomen* nominatif afférent au même personnage qui porterait aussi le *cognomen* de Laurikios : hypothèse insoutenable et abandonnée. Cette apostrophe constituerait ainsi un élément adventice, d'ailleurs assez problématique : la traduction arabe de FARÈS-DRAPPEAU et ZAYADINE, « Istikšāf », p. 42, modifie abusivement l'ordre des séquences. Sartre, *I. Jordanie* 4, p. 173, semble adopter, quant à lui, une solution plus conforme à l'apparence du texte, mais passablement compliquée : Zénon serait bien l'auteur intellectuel de l'inscription, saluant à ce titre *in fine*, après que Laurikios, le scribe qui lui aurait prêté sa main, eut apposé sa propre signature.

¹⁸ Le philosophe éléate du VI^e s. av. J.-C., le fondateur du Portique, Zénon de Kition (335-262), l'intendant Zénon de Kaunos, dont les célèbres archives documentent la vie économique et sociale en Égypte lagide, ou encore l'empereur d'Orient, qui régna entre 474 et 491 apr. J.-C., constituent autant d'illustres balises qui peuvent en témoigner sur la longue durée.

¹⁹ CANOVA R. (1954), *Iscrizioni e monumenti protocristiani del paese di Moab*, (Sussidi allo studio delle antichità cristiane, 4) Pontificio Istituto di archeologia cristiana, Rome, p. LXXXVII ; JOBLING et TANNER, « Zeno the Tribune », p. 137 ; TANNER, « Greek Epigraphy », p. 185-186. On sait aussi que Zénon de Kition et l'empereur homonyme (*alias* Tarasicodissa) étaient eux-mêmes respectivement phénicien et isaurien d'origine. Pour un relevé des très nombreuses attestations épigraphiques régionales, cf. en dernier lieu MEIMARIS Y. E. et KRITIKAKOU-NIKOLAROPOULOU K. I. (2005), *Inscriptions from Palaestina Tertia. 1a, The Greek Inscriptions from Ghor es-Safi (Byzantine Zoora)*, (Μελετήματα, 41) Research Centre for Greek and Roman Antiquity – De Boccard, Athènes/Paris, p. 255, n° 159.

leur association s'est imposée à la critique, peut-être à cause de la ressemblance apparente des deux formules « Χαῖρε, Ζήνων » et « ŠLM ! ZYNWN... »²⁰. Une certaine confusion semble parfois s'instaurer, que rien ne justifie objectivement²¹. Je me propose donc de reprendre ici, sur nouveaux frais et comme objet autonome, l'étude de l'inscription grecque de Sahl Abū aš-Šuwwāna, fondée sur le déchiffrement d'un relevé personnel²². Des observations anciennes n'ont pas rencontré jusqu'ici tout l'intérêt qu'elles méritaient. J'y ajouterai de nouvelles remarques²³.

II. NOUVELLE LECTURE

Support et champ épigraphiques (fig. 2)

Nous avons deux plaques superposées de grès ordovicien, ayant appartenu à un même bloc chu de la pente de la colline en surplomb, sans doute à cause d'une secousse sismique, comme le secteur en connaît de fréquentes²⁴. Le bloc originel s'est brisé dans l'éboulement et les deux morceaux qui en ont résulté ont constitué, se chevauchant, une sorte de « banquette » naturelle, à même le sol, dont le « dossier » a servi de support brut au graffiti, disposé sur deux lignes, sans nul aplanissement préalable de la roche. Le champ épigraphique disponible se trouve cependant limité à gauche par une fissure, consécutive à la chute initiale et qui se prolonge, d'ailleurs, sur la largeur de la plaque inférieure.

²⁰ Celles-ci ne sont cependant pas équivalentes, si l'on lit un vocatif en grec et un nom sujet en nabatéen. Dans un cas, Zénon serait le destinataire de la salutation de Laurikios ; dans l'autre, il est l'auteur d'un salut adressé à tout voyageur de passage.

²¹ Sartre place à tort sa notice *I. Jordanie* 4, 138, sous la rubrique « Hedeib al-Fala ». FARÈS-DRAPPEAU et ZAYADINE, « Istikšāf », p. 42, corrigent la provenance, d'où Gatier, *Bull. ép.* 1998, 531, mais appellent toujours « inscription de Zénon » le graffiti grec qu'ils jugent pourtant de Laurikios.

²² En automne 1995, alors directeur intérimaire de l'IFAPO, j'ai encouragé S. Farès-Drappeau et F. Zayadine dans leur projet de prospection épigraphique des inscriptions thamoudéennes de la zone du Wādī Iram. J.-M. Dentzer m'a permis d'accompagner la première campagne, en février 1996, au titre du même institut, dont il venait de prendre la direction. En toute fin de mission, j'ai donc pu me rendre brièvement sur le site de Sahl Abū aš-Šuwwāna et noter l'emplacement précis de l'inscription grecque. J'y suis retourné en 1997 pour effectuer le relevé dont je propose ici la lecture, avec mon interprétation.

²³ Je remercie S. al-Farajat et F. Zayadine (Antiquités de Jordanie) de m'avoir une première fois guidé sur le site et sensibilisé à la topographie du secteur. T. Dorandi et Y. Le Bohec se sont généreusement prêtés à mes questions en paléographie et en histoire militaire. Je dois à mon ami Th. Bauzou d'importants avis et suggestions, fondés sur sa profonde connaissance de la Jordanie et de son épigraphie viaire. P.-P. Corsetti, M. Chase et E. Capet m'ont fait bénéficier de leur assistance matérielle et de leurs observations. P.-L. Gatier et J.-B. Yon ont enfin relu mon texte avec soin et j'ai suivi pour partie leurs propositions, toujours stimulantes. J'exprime donc ma gratitude envers chacun, tout en revendiquant pour moi seul la responsabilité scientifique des considérations qui suivent.

²⁴ J'en fis moi-même justement l'expérience, au matin du 21 février 1996, alors que je m'apprêtais à reconnaître le site de Sahl Abū aš-Šuwwāna.

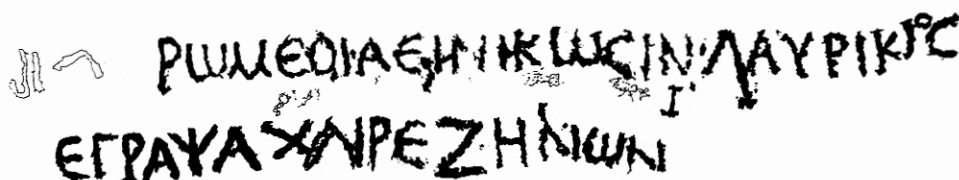


Fig. 5 Relevé de l'inscription de Sahl Abū aṣ-Ṣuwwāna.

Bloc inscrit : 315 x 80 x 50 cm.

Champ épigraphique : 217 x 36 cm.

Longueur l. 1 : 192 cm.

Longueur l. 2 : 144 cm [décalée à gauche de 25 cm par rapport à la l. 1]

Observations paléographiques (fig. 5)²⁵

Hauteur moyenne des lettres : 9,5 cm.

Les initiales des noms propres paraissent intentionnellement grandies : P de Ρωμῆοι = 14 cm ; Λ de Λαυρίκιος = 19 cm ; Z de Ζήνων = 15 cm.

Les aspérités de la roche ont rendu l'alignement et la gravure assez difficiles²⁶, d'autant que nous avons sans doute affaire à un lapicide improvisé. L. 1, entre les 6^e et 7^e lettres (ι et α), puis entre les 16^e et 17^e (ν et λ), on peut ainsi remarquer deux points assimilables aux *interpuncta* que peuvent présenter les papyrus ou les manuscrits, disposés par le scribe pour préparer sa ligne à l'avance. Notre scripteur semble en avoir usé afin de maintenir une rectitude approximative, en dépit des difficultés qu'il rencontrait en chemin. De même, à la fin de la l. 2, les deux dernières lettres ων paraissent plus petites que la moyenne et comme comprimées, à cause d'une rugosité particulière, en cet endroit, qui interdisait un tracé homogène²⁷.

La l. 1 présente en propre les particularités suivantes : deux probables ligatures (ι-ν et ι-κ dans ἀεὶ νικῶσιν), la première apparemment corrigée par un ι souscrit en repentir après le ε²⁸ ; un trait patté placé en dessous du ν terminal de νικῶσιν et

²⁵ Un relevé constitue déjà une lecture, comme on le sait bien. Celui de JOBLING et TANNER, « Zeno the Tribune », p. 142, fig. 2, régularise et simplifie passablement l'inscription, ce qui empêche les auteurs de tirer tout le parti possible de bonnes observations présentées dans le corps de leur article. Je ne prétends pas que le mien échappe non plus à ce défaut, inhérent à tout décalque ; il convient donc de le confronter toujours à la photographie (fig. 2).

²⁶ TANNER, « Greek Epigraphy », p. 185.

²⁷ *Ibid.*

²⁸ Cette marque ancienne appartient bien à l'inscription grecque, contrairement aux apostilles arabes (?) récentes que l'on remarque à gauche et en dessous du premier mot.

identifié à raison par R. Godfrey Tanner comme une *paragraphos*²⁹ ; un petit o placé au-dessus de la ligne, entre les ι et ζ de Λαυρίκιος, faute de place disponible ou, plus probablement, en repentir aussi.

On constate partout des tracés lunaires aux lettres ε, σ et ω. R. Godfrey Tanner évoque à ce propos l'onciale en usage aux II^e-III^e s., tout en reconnaissant que ce critère de datation ne vaut pas nécessairement pour les textes épigraphiques³⁰. De fait, l'étude paléographique des stèles funéraires inscrites de la nécropole tardo-antique de Zoara, dans le Ġūr as-Şāfī, a montré la persistance de telles formes jusqu'à la fin du VI^e s. au moins³¹.

La graphie de certaines autres lettres présente toutefois de notables différences dans le corps même de l'inscription. Dans la dernière séquence de celle-ci, le α de Χαῖρε (l. 2), *quasi* cursif, suit un *ductus* tout à fait dissemblable de ceux qui ont précédé à la l. 1 (ἀεὶ, Λαυρίκιος), comme à la l. 2 (ἔγραψα), soit dans les deux premières séquences. De même, la haste du ρ de Χαῖρε ne présente pas de patte, tandis que celles des ρ de Ῥωμῆοι et de Λαυρίκιος, à la l. 1, ou d'ἔγραψα, à la l. 2, dans les deux premières séquences aussi, sont nettement pattées. Il en va de même, d'ailleurs, d'autres lettres à haste comme κ et υ (l. 1) ou γ (l. 2), ainsi que de la *paragraphos* de la l. 1. Si l'on considère enfin les autres particularités graphiques notées à la l. 1, sa maladresse spécifique et, inversement, l'absence de *paragraphos* à la l. 2, pour séparer la seconde et la troisième séquence de discours, une conclusion s'impose : l'ensemble de ce texte ne relève pas de la même main.

Il faut ainsi considérer que nous sommes en présence de deux inscriptions distinctes :

1°) Ῥωμῆοι ἀεὶ νικῶσιν· Λαυρίκιος / ἔγραψα.
Les Romains gagnent toujours ! Signé : Laurikios.

2°) Χαῖρε· Ζήνων.
Salut ! Zénon.

Cette solution logique dissipe les difficultés qu'ont confusément senties les précédents éditeurs ou traducteurs, gênés par l'apostrophe adventice ou la double signature que supposait un texte unique³². Elle modifie toutefois la perspective historique que l'on a cru dégager et, singulièrement, affaiblit beaucoup l'hypothèse,

²⁹ JOBLING et TANNER, « Zeno the Tribune », p. 136 ; TANNER, « Greek Epigraphy », p. 185.

³⁰ JOBLING et TANNER, « Zeno the Tribune », p. 138 ; TANNER, « Greek Epigraphy », p. 186.

³¹ MEIMARIS, KRITIKAKOU, NIKOLAROPOULOU, *Inscriptions*, p. 69-85. Observations convergentes de MORSS C. (2003), « Byzantine Letters in Stone », *Byzantion* 73, p. 488-509, dont l'analyse porte sur toute la période proto-byzantine.

³² Cf. *supra* et n. 17.

déjà fragile, d'un lien possible avec le graffiti nabatéen de H̄deibit al-Falā. Il reste que se pose maintenant la question du rapport chronologique entre ces textes grecs n° 1 et 2. Avant d'aborder celle-ci, il faut d'abord examiner chacun d'eux séparément.

III. TEXTE N° 1 : L'INSCRIPTION DE LAURIKIOS

La lecture du texte ne fait pas problème, mais il faut sans doute lui reconnaître en propre un caractère militaire, sans rapport avec le graffiti nabatéen de H̄deibit al-Falā. Seuls des critères internes permettraient donc de préciser le contexte historique dans lequel il se situe.

Ni la graphie, comme on a vu, ni l'état de langue n'apportent beaucoup de lumière à cet égard. Le tracé des lettres peut se situer entre le II^e et le VII^e s.³³, en effet, et la notation Ῥωμῆοι pour Ῥωμαῖοι ne présente pas non plus de caractère discriminant au plan chronologique³⁴. Peut-être la ligature ἀεὶ-νικῶσιν traduit-elle une préfixation qui serait un usage plutôt tardif ou peu correct³⁵, mais corrigé, semble-t-il, par le scribe. D'ailleurs, l'autre ligature n'est pas spécialement signifiante. À noter cependant le v éphelecytique à la pause, élégance qui paraît assez insolite ici³⁶.

N éphelecytique, *paragraphos* et Λ initial de Λαυρίκιος grand soulignent fortement l'articulation des deux séquences ou, si l'on veut, détachent nettement la première : un cri de guerre ou de ralliement, suivi d'une signature. Celle-ci se conforme au modèle connu, sur la céramique aussi bien, ou dans la documentation papyrologique. La première, quant à elle, paraît reprendre une formule toute faite, et c'est ce qui expliquerait, sur ce rocher rugueux et dans cette fruste écriture, l'élégance de νικῶσιν pour νικῶσι.

Je ne connais pas d'autre occurrence littéraire ou épigraphique de cette formule. En revanche, elle s'apparente de très près à l'euphémie bien attestée νικῶ ἢ τύχη τῶν Ῥωμαίων³⁷. On peut donc la classer aussi sous la rubrique « Νικῶ- Acclamation », selon

³³ Cf. *supra* et n. 31.

³⁴ JOBLING et TANNER, « Zeno the Tribune », p. 137 ; TANNER, « Greek Epigraphy », p. 186.

³⁵ La préfixation ἀεὶ- semble devenir plus fréquente à l'époque byzantine, notamment dans les acclamations (ex. : ἀειβασιλεύς = αἰώνιος βασιλεύς ; ἀεινικητής = *uictor perpetuus*), mais elle s'applique normalement devant un substantif ou un adjectif.

³⁶ Conçu d'abord pour éviter un hiatus, en poésie ou en prose littéraire, parfois sur support lapidaire, ce procédé euphonique devient une marque de purisme, popularisée par la Seconde sophistique (II^e-III^e s.) et par la pratique des scribes alexandrins qui généralisent son usage à la pause, au point qu'il deviendra norme scolaire à l'époque byzantine. Il caractérise un registre de langue plutôt soutenu. Cf. SCHWYZER E. (1953), *Griechische Grammatik auf der Grundlage von Karl Brugmanns griechischer Grammatik*, C. H. Beck'sche, Munich, p. 404-406.

³⁷ Qui peut se traduire par *Vivent les Romains !* ; cf. *ex. gr.*, à propos de l'intronisation d'Anastase, REISKE J. J. (éd.) (1829), *Constantinus VII Porphyrogenetus, De ceremoniis aulae byzantinae*, (Corpus scriptorum

la typologie dressée par Erik Peterson³⁸. Charlotte Roueché a rappelé, quant à elle, à partir d'inscriptions d'Aphrodisias, l'historique et la structure de ces acclamations³⁹. D'abord païennes et religieuses, elles ont ensuite exprimé l'approbation populaire lors de réunions profanes, comme l'intronisation des empereurs, servi à honorer les gouvernants, tout en légitimant leur pouvoir, appuyé les propositions théologiques ou disciplinaires des synodes ecclésiastiques, joué enfin un rôle déterminant dans la vie de l'hippodrome et des factions⁴⁰. Un usage en contexte militaire semble donc tout à fait logique, tenant à la fois du cri de guerre et de la protestation patriotique. L'emplacement remarquable du graffiti de Laurikios s'accorde tout à fait à ce propos. Structuellement, ce texte comporte enfin, avec ἀεὶ, une affirmation de pérennité, à caractère optatif ou péremptoire, qui est un trait caractéristique des acclamations⁴¹.

historiae byzantinae, 8) E. Weber, Bonn, I, 92, p. 425,10 = *Patrologia Graeca*, t. 112 [1864], Paris, (PG 112, par la suite), col. 785C. Voir également chez Malalas : THURN J. (éd.) (2002), *Ioannis Malalae Chronographia*, W. de Gruyter, Berlin, VIII, 9, 73-74, p. 141 : ἡ τύχη τῶν Ῥωμαίων ἀεὶ νικᾷ τοῦ πολεμίου (littéralement : *la fortune des Romains l'emporte toujours sur les ennemis*). On sait que la formule νικᾷ ἡ τύχη + gén., acclamation propre à saluer un événement heureux, présente de très nombreuses attestations épigraphiques, notamment dans le contexte de l'hippodrome byzantin ; cf. LECLERCQ H. (1924), « Hippodrome », in *DACL*, t. 6(2), Paris, col. 2384-2409, GRÉGOIRE H. (1938), « Notules épigraphiques. I. Une inscription de Constantin III, ou la liquidation des partis à Byzance », *Byzantion* 15, p. 165-175, CAMERON A. (1973), *Porphyrius the charioteer*, Clarendon Press, Oxford, p. 76-77 et 276, ou naguère encore, pour Tyr, REY-COQUAIS J.-P. (2006), *Inscriptions grecques et latines de Tyr*, (BAAL-Hors série 3) Ministère de la culture – Direction générale des Antiquités, Beyrouth, p. 85, n° 127, et p. 88, n° 131. Le phylarque ghassânide al-Munḍir b. Hārith b. Djabala (569-582) en usait également dans sa propagande, comme l'atteste cette inscription de Reṣāfā/Sergiopolis : Νικᾷ ἡ τύχη Ἀλαμουνδάρου (Vive al-Munḍir !); cf. SAUVAGET J. (1939), « Les Ghassanides et Sergiopolis », *Byzantion* 14 (1), p. 117 ; BRANDS G. (1998), « Der sogenannte Audienzsaal des al-Munḍir in Resafa », *DaM* 10, p. 222-223. La variante christianisée νικᾷ ἡ πίστις + gén., se rencontre abondamment dans les actes conciliaires, ainsi en 518 aux synodes de Constantinople et de Tyr (*ACO*, I, 3, p. 72-75, 85-90) ; cf. aussi, pour l'hippodrome, Constantin Porphyrogénète, *De Cer.*, I, 78 (éd. DAGRON G. et al. [2000], « L'organisation et le déroulement des courses d'après le Livre des Cérémonies », *Travaux et mémoires* 13, [DAGRON, par la suite], p. 313, 317, 319, 321 [= PG 112, col. 609B]) ; I, 79 (DAGRON, p. 143 [= PG 112, col. 641D]). À Ḥalabiyya, sur un fût de colonne de la cathédrale, on note encore l'acclamation, datable peut-être en 545, Νικᾷ ἡ τύχη τῶν Χριστιανῶν (Vivent les chrétiens !); cf. LAUFFRAY J. (1991), *Ḥalabiyya-Zenobia place forte du limes oriental et la Haute-Mésopotamie au v^e siècle. 2, L'architecture publique, religieuse, privée et funéraire*, (BAH, 138) Librairie orientaliste Paul Geuthner, Paris, p. 80, 233-234.

³⁸ PETERSON E. (1926), Εἰς Θεός : *epigraphische, formgeschichtliche und religionsgeschichtliche Untersuchungen*, Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen, p. 152-163.

³⁹ ROUECHÉ Ch. (1984), « Acclamations in the Later Roman Empire : New Evidence from Aphrodisias », *JRS* 74, p. 181-190.

⁴⁰ Le groupe Ι(ησοῦ)Σ Χ(ριστό)Σ ΝΙΚΑ, qui connaîtra la fortune que l'on sait dans l'iconographie byzantine, en dérive directement ; cf. FROLOW A. (1956), « IC XC NIKΑ », *Byzantinoslavica* 17, p. 98-113.

⁴¹ Cf. εἰς ἀεὶ, εἰς τὸν αἰῶνα, ἀπ' αἰῶνος, εἰς πολλοὺς χρόνους ou πολλὰ τὰ ἔτη avec gén. Constantin Porphyrogénète consigne aussi l'acclamation impériale ἀεὶ νικᾷς (tu es à jamais victorieux !), *De Cer.* I, 79 (DAGRON, p. 139 [= PG 112, col. 641B]) et I, 80, (DAGRON, p. 224 [= PG 112, col. 6652A]), et même, en latin translittéré, βίκτωρ σῆς σέμπερ (uictor sis semper ! = sois victorieux pour toujours !), *De Cer.* I, 75 (Le livre des cérémonies. 2, Livre 1 : chapitre VII [38]-92[83], VOGT A. [1939] [éd.], *Constantin VII Porphyrogénète, Le livre des cérémonies*, [Collection des Universités de France] Les Belles Lettres, Paris,

La pratique de celles-ci remonte assez haut dans l'histoire romaine, on en connaît des attestations au II^e s. et les usages du cirque ont précédé ceux de l'hippodrome. Il semble néanmoins que le nombre des acclamations documentées par l'épigraphie s'accroisse notablement à partir du IV^e s. En tout cas, la plupart des inscriptions de cette nature datent de la fin de l'Antiquité, de même que les témoignages littéraires que nous pouvons en avoir appartiennent principalement à des textes tardifs⁴². Dans le cas d'une proclamation militaire, en liaison peut-être avec un récent succès, l'usage du grec et non du latin, de la part d'un officier ou d'un soldat qui exalte les Romains et qui possède donc vraisemblablement le statut civique⁴³, nous rapporte encore au Bas-Empire⁴⁴. On a pu s'étonner avec raison, d'ailleurs, dans l'hypothèse inverse, que l'auteur d'un texte à caractère nettement public ne mentionnait pas ses *tria nomina*⁴⁵ : problème résolu s'il écrit en fait à une date postérieure à l'usage ordinaire de ce système de désignation. Son nom même de Laurikios semble inconnu avant 359, parmi les personnages officiels⁴⁶, et il ne paraît attesté, par ailleurs, en latin, que sur quelques monuments tardifs ou sans datation assurée⁴⁷.

p. 171, 11-12 [= PG 112, col. 665C]). Dans la région, il faut noter les attestations épigraphiques qu'offre la série de milliaires ornés d'inscriptions de Julien (360-363), dans le secteur central de la *uia noua Traiana*, portant des formules comme εἰς αἰῶνα Αὐγούστου (Auguste pour l'éternité !), βασιλεῦ ἀθάνατε (roi immortel !) ou νικᾶν ἐγεννήθης (né pour vaincre !) ; cf. BAUZOU Th. (1989), *A finibus Syriae : recherches sur les routes des frontières orientales de l'Empire Romain*, thèse de l'Université Paris I, n° 317-328.

⁴² ROUCHE, « Acclamations », p. 184-186. Cf. *supra* n. 37 et 41, notamment les attestations épigraphiques régionales.

⁴³ Prisonniers de l'identification avec le Zénon nabatéen de Hdeibit al-Falā, les premiers éditeurs ont absolument tenu à faire du scripteur (ou de l'auteur) « un indigène hellénisé » (Sartre, *I. Jordanie* 4, p. 173), voire à supputer la date où il aurait été assez assimilé pour s'associer, en grec, à la fortune des armes romaines (JOBING et TANNER, « Zeno the Tribune », p. 138 ; TANNER, « Greek Epigraphy », p. 187). La simple lecture du seul texte de Sahl Abū aš-Šuwwāna ne justifie pas cette interprétation.

⁴⁴ Notons, en contrepoint, l'inscription du légat Aurelius Aurelianus à Aramaia/Rām (Sartre, *I. Jordanie* 4, 147, p. 180-181), datée dans la première moitié du III^e s. C'est bien en latin que s'exprime alors la présence officielle du gouverneur d'Arabie dans un sanctuaire indigène.

⁴⁵ Sartre, *I. Jordanie* 4, p. 173.

⁴⁶ PLRE I, p. 497 : *Bassidius Lauricius, v. c., comes et praeses Isauriae*. On connaît encore, en 443-444, un cubulaire d'Honorius appelé *Lauricius* (PLRE II, p. 659-660). Le nom semble donc rare (Sartre, *I. Jordanie* 4, p. 173), mais il paraît pour le moins aventureux d'envisager à Sahl Abū aš-Šuwwāna « a humble ancestor » du haut fonctionnaire proto-byzantin Bassidius Lauricius (TANNER, « Greek Epigraphy », p. 187).

⁴⁷ Une épitaphe chrétienne de Philippos donne le nom unique *Lauricius* : FEISSEL D. (1983), *Recueil des inscriptions chrétiennes de Macédoine du III^e au VI^e s.*, (BCH, Suppl. 8) École française d'Athènes, Paris, p. 211, n° 252 (cf. AE [1983], n° 891) ; PILHOFER P. (2000), *Philippi. 2, Katalog der Inschriften von Philippi*, (Wissenschaftliche Untersuchungen zum Neuen Testament, 119) J. C. B. Mohr (P. Siebeck), Tübingen, p. 106-107, 112/L555 ; datation envisagée au IV^e s. (300/320 ?). Découverte à Tortona (*Detorna*), en Ligurie, l'épitaphe d'une dénommée *Lauricia* présente également un formulaire chrétien ; cf. FERRERO E. (1897), *Atti della Accademia dei Lincei - Antichità : notizie degli scavi*, p. 379, n° 9. De Kostanjica (anciennement *Castagna*), en Istrie, provient un autel païen dont la dédicace, à caractère funéraire, comporte *Lauricius*, au masculin et au féminin, comme *nomen*. L'éditeur situe toujours ce monument à basse époque (III^e-IV^e s.) :

À ce stade, il faut donc conclure que de sérieux indices concordent pour situer l'inscription de Laurikios à une date tardive, entre le IV^e et VII^e s., et confirmer ainsi qu'elle n'a rien de commun avec le graffiti nabatéen de H̄deibit al-Falā. Les rapprochements envisagés, même indirects, avec des épisodes militaires du II^e voire du III^e s.⁴⁸ perdent du même coup leur pertinence.

IV. TEXTE N° 2 : LE GRAFFITE DE ZÉNON

Le texte n° 2 ne constitue guère qu'un graffiti, de contenu banal. Une fois détaché de l'inscription qui le précède, au moins au plan spatial, on ne peut guère douter qu'il ne s'agisse d'une salutation de Zénon, qui signe au nominatif, plutôt que d'une apostrophe à ce dernier. En ce cas, en effet, l'ordre des mots serait plus probablement inverse, comme on le voit souvent sur des stèles ou cippes funéraires, portant Χαῖρε suivant le nom du défunt au vocatif⁴⁹.

Nous ne disposons d'aucun critère objectif pour dater ce texte dans l'absolu, ni même relativement à celui de Laurikios. Il ne me semble pas, toutefois, qu'il s'agisse de la traduction grecque de la salutation nabatéenne la plus courante, telle que nous la connaissons à H̄deibit al-Falā, puisque ne figure pas ici la généalogie du signataire, élément essentiel d'un formulaire sémitique.

Cela ne signifie pas que le graffiti de Zénon ne puisse remonter aux II^e-III^e s., mais il serait alors le fait d'un auteur hellénophone ou hellénisé, éventuellement d'un militaire de l'armée romaine s'exprimant à titre personnel. Laurikios aurait écrit beaucoup plus tard, déterminé lui aussi par la qualité de l'emplacement. La présence d'un ancien graffiti lui aurait alors compliqué la tâche, ce que pourrait révéler sa relative maladresse.

Rien n'interdit cependant de supposer plutôt que ce Zénon-ci a écrit après Laurikios, voire qu'il lui a répondu. De fait, on imagine assez bien le choix d'un bloc vierge, magnifiquement situé, par un premier scripteur (Laurikios), pour y exalter l'armée romaine ou célébrer une victoire particulière. Un autre militaire de passage (Zénon), pas nécessairement contemporain, aurait ensuite marqué son acquiescement d'un paraphe.

DEGRASSI A. (1936), *Inscriptiones Italiae*, X, 3, *Histria septentrionalis*, Libreria dello Stato, Rome, p. 44-45, n° 89. En revanche, la date et l'appartenance religieuse d'une épitaphe romaine mentionnant un *C. Pr(a)esidius Lauricius* restent difficiles à déterminer (*CIL* VI, 3548).

⁴⁸ JOBLING et TANNER, « Zeno the Tribune », p. 138, et TANNER, « Greek Epigraphy », p. 187-188 : la révolte de Bar Kokhba ; FARÈS-DRAPPEAU et ZAYADINE, « Istikšaf », p. 43 : la sécession de Zénobie.

⁴⁹ Cf. *ex. gr.* P.-L. GATIER, *I. Jordanie* 2, p. 118-119, n° 118 : épitaphe bilingue de Madaba, en grec et en nabatéen, datée de 108-109.

V. ÉLÉMENTS D'INTERPRÉTATION

Il paraît difficile de rattacher le texte de Laurikios, dont pourrait dépendre aussi celui de Zénon, à un épisode précis de l'histoire militaire de la région, dans l'Antiquité tardive, et d'abord en raison du caractère fort lacunaire des sources dont nous pouvons disposer pour cette période, notamment au IV^e s. Il reste que l'inscription de Sahl Abū aṣ-Ṣuwwāna atteste la présence active de soldats romains dans un secteur passablement reculé, ce qui mérite déjà considération.

Sahl Abū aṣ-Ṣuwwāna se situe sensiblement à l'est de la ligne où se replie le dispositif romain après la crise du III^e s., marquée en Orient par la déroute de Valérien (259) et la sécession dramatique de l'empire palmyrénien (271-272). À partir de 290, Dioclétien établit à hauteur de la *uia noua Traiana* le *limes Arabicus*, système de fortins échelonnés qui défendent dans sa partie méridionale, de Aila/Aqaba à Bosra/Buṣra, le flanc sud-est de la Palestine des incursions hostiles des nomades saracènes (fig. 6)⁵⁰. Résultant surtout de luttes intestines entre clans arabes, celles-ci ne cessent guère pendant le IV^e s., comme l'illustre la révolte de la reine Māwiya (376-378), jusqu'à ce que ne s'impose Salīḥ, qui prête son concours à l'Empire pour faire la police du désert. Les attaques reprennent à la fin du V^e s., avec l'effacement de Salīḥ, bousculé par la poussée de Kinda et de Ghassān, candidats à sa succession. Les Kindites attaquent ainsi la Palestine, en 498-502, et Anastase doit passer traité avec eux, en 503, ainsi qu'avec Ghassān. Ce dernier obtient finalement la prééminence et Justinien confère à son chef Hārith b. Djabala, en 531, avec le titre royal, un « phylarcat général » sur tous les Arabes fédérés. On placerait ainsi volontiers l'inscription de Laurikios dans le cours du IV^e s. ou à la fin du V^e s., périodes de troubles et de menaces, ou encore après la dissolution du phylarcat ghassānide par Maurice (580-584), qui crée un vide favorable à la reprise des raids des nomades, peut-être à l'invasion perse de 613-614, et finalement aux premières attaques musulmanes (629-634). À un moment de ces époques plus difficiles, un détachement romain ou de bédouins fédérés, encadrés par des officiers romains, a dû quitter sa base pour s'avancer dans le désert. Son chef (?), Laurikios, aurait alors noté sur le rocher la formule d'acclamation.

⁵⁰ Un dernier état de la question, intégrant les récents résultats des recherches de terrain, dans PARKER S. Th. (2000), « The Defense of Palestine and Transjordan from Diocletian to Heraclius », in STAGER L. E., GREENE J. A. et COOGAN M.D. (éds), *The Archaeology of Jordan and Beyond: Essays in Honor of James A. Sauer*, (Studies in the Archaeology and History of the Levant, 3) Eisenbrauns, Winona Lake, p. 367-388 ; cf. aussi KENNEDY D.L. (2004), *The Roman Army in Jordan*, Council for British Research in the Levant, Londres, notamment p. 192-204. En français, l'exposé historique le plus complet reste SARTRE M. (1982), « Les nomades et l'empire en Arabie », in *Trois études sur l'Arabie romaine et byzantine*, (Latomus, 178) Latomus, Bruxelles, p. 121-203, que je suis ici pour l'essentiel.

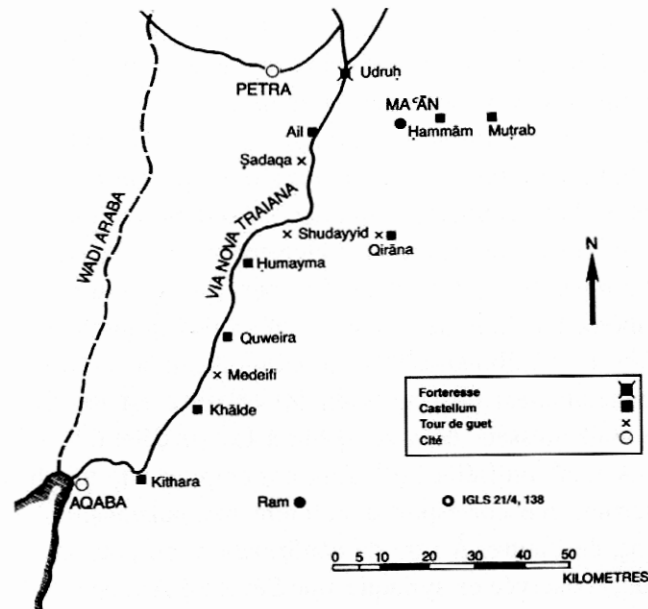


Fig. 6 Section méridionale du *limes Arabicus*.

Il semble, d'ailleurs, que le genre épigraphique (et littéraire) de l'acclamation, qui définit formellement le texte de Laurikios, importe davantage qu'un hypothétique rapprochement événementiel. Peut-être s'agit-il moins, pour le scripteur, de célébrer une victoire particulière, toujours possible, que de marquer une adhésion personnelle et collective à l'armée romaine, comme entité institutionnelle et morale, à signifier l'esprit de corps qui soude les soldats de la région, entre le IV^e et le VI^e s. C'est en ce sens qu'on pourrait comprendre aussi la salutation de Zénon, comme la réponse d'un compagnon d'armes, éventuellement assez postérieure.

De fait, dans l'Antiquité tardive, le mot $\rho\omicron\mu\alpha\iota\omicron\varsigma$ peut s'écarter de son sens originel et strictement ethnique de *romain*, pour recevoir l'acception plus générale de *soldat*. C'est sans doute ce qui explique, d'ailleurs, que le *cognomen* classique de *Romanus*, curieusement minoritaire à l'origine⁵¹, a donné naissance à un anthroponyme fort courant à basse époque, et largement répandu dans tout l'Empire, tant en latin qu'en grec. Il aura permis de désigner des descendants de soldats qui ont fait souche dans les provinces. De même, quand le prince de Palmyre Wahballath prend conjointement

⁵¹ KAJANTO I. (1965), *The Latin cognomina*, (Societas Scientiarum Fennica. Commentationes humanarum litterarum, 36/2), Helsinki, p. 30.

les titres d'*imperator* et de *dux Romanorum* (= στρατηγὸς Ῥωμαίων), en 270⁵², ce geste exprime la double revendication du dynaste indigène, à la fois politique et militaire, sans rapport avec l'appartenance ethnique de ses sujets ni de ses troupes. Telle équivalence ou confusion sémantique semble s'installer avec le temps. Ammien Marcellin peut qualifier aussi le *magister equitum per Gallias* Severus⁵³, héros de la bataille de Strasbourg, remportée par Julien sur les Alamans (357), de *dux Romanorum*⁵⁴. Zosime appelle semblablement στρατηγὸς Ῥωμαίων le *magister militum per Orientem* Fravitta⁵⁵. Chez Procope, on peut trouver de nombreux exemples de la même locution grecque appliquée à des *magistri utriusque militiae* : ainsi Pierre⁵⁶, Sittas⁵⁷, Chilboudios⁵⁸ ou Longin⁵⁹. Agathias en use également pour qualifier le commandement de Narses en Italie⁶⁰, et c'est en ces mêmes termes que Théophane le Confesseur désigne, quant à lui, de célèbres *magistri utriusque militiae* comme Aetius⁶¹ ou Bélisaire⁶². Tous ces emplois attestent bien, en contexte militaire ou guerrier, une correspondance entre *romanus*/Ῥωμαῖος, d'une part, et *miles*/στρατιώτης, de l'autre. À titre de confirmation, on pourrait citer encore une lettre théologique, conservée en syriaque, que Sévère d'Antioche (465-538) adresse à un correspondant désigné comme *Jean le romain*, en fait un fidèle syrien du patriarche, soldat de profession⁶³. À l'époque où nous l'avons située, l'inscription

⁵² SARTRE M. (2001), *D'Alexandre à Zénobie : histoire du Levant antique IV^e siècle avant J.-C. – III^e s. après J.-C.*, Fayard, Paris, p. 971.

⁵³ PLRE I, p. 832 : Severus 8.

⁵⁴ GALLETIER É. (1968) (éd.), *Ammien Marcellin, Histoire I : livres XIV-XVI*, (Collection des Universités de France) Les Belles Lettres, Paris, XVI, 12, 27, p. 179. Cf. DE JONGE P. (1972), *Philological and Historical Commentary on Ammianus Marcellinus XVI*, Bouma, Groningen, p. 143 et 225 ; il ne s'agit pas ici d'une inexactitude de l'historien d'origine antiochienne, mais d'une appellation officieuse, en lieu et place de la titulature officielle.

⁵⁵ PASCHOUD F. (1986) (éd.), *Zosime, Histoire nouvelle. 2, 1, Livre V*, (Collection des Universités de France), Les Belles Lettres, Paris, V, 21, 2, p. 31. PLRE I, p. 372-373 : Flavius Fravitta.

⁵⁶ DEWING H. B. (1940-1962) (éd.), *Procopius in Seven volumes*, Harvard University Press, Cambridge, Mass., (*Procopius*, par la suite), t. 1, p. 494 (495), (*De Bellis*, II, 26, 25, 2). PLRE II, p. 870-871 : Petrus 7.

⁵⁷ *Procopius*, t. 2, p. 440 [441], (*De Bellis* IV, 27, 17, 4). PLRE IIIA : 527-641, Cambridge University Press, Cambridge, p. 1160-1164 : Sittas 1. Cf. aussi DE BOOR C. (éd.) (1883), *Theophanis Chronographia*, Teubner, Leipzig, p. 213,29.

⁵⁸ *Procopius*, t. 4, p. 266-268 (267-269), (*De Bellis* VII, 14, 18, 1 et 21, 4). PLRE IIIA, p. 286-287 : Chilbudius 1.

⁵⁹ *Procopius*, t. 7, p. 210-212 (211-213), (*Aed.* III, 6, 23, 4). PLRE II, p. 689-690 : Fl. Longinus 6.

⁶⁰ COSTANZA S. (1969) (éd.), *Agathias, Historiarum libri quinque*, (Bibl. di Helikon testi e studi, 7) Univ. degli studi, Messina, I, 8, p. 29,13 et II, 6, p. 73,17. PLRE IIIB, p. 912-928 : Narses 1.

⁶¹ Théophane le Confesseur, *Chronographia*, p. 105,7. PLRE II, p. 21-29 : Fl. Aetius 7.

⁶² Théophane le Confesseur, *Chronographia*, p. 221,18. PLRE IIIA, p. 181-224 : Belisarius 1.

⁶³ CPG, n° 7070 (17) et 7071 (32). Un fragment original de cette lettre se trouve conservé dans une chaîne grecque, où le lemme d'introduction du passage comporte l'indication πρὸς Ἰωάννην στρατιώτην (*à Jean le soldat*), ce que le traducteur a rendu par *Iwoth yūhnon rhūmoyo* (*à Jean le romain*). L'équivalence entre les deux qualifications ne faisait donc aucun doute dans son esprit, ni dans celui du caténiste ; cf. BROCK S.

de Sahl Abū aṣ-Ṣuwwāna connoterait donc un sens voisin de *Vive l'armée* !⁶⁴. Elle ne témoignerait pas seulement de la pression exercée sur le *limes Arabicus* par les populations nomades du désert, mais elle constituerait d'abord un document interne à la société militaire.

Quant à identifier la base de départ de Laurikios et de ses camarades ou subordonnés, l'hypothèse avancée du *castellum* de Praesidium/Khirbet al-Khālde⁶⁵, distant de quelque 55 km au nord-ouest (fig. 6), demeure plausible, puisque l'occupation continue du site semble attestée par la céramique associée aux vestiges⁶⁶. Un peu plus lointain, celui de Qaṣr el-Kithara reste encore un candidat possible⁶⁷. Selon la *Notitia dignitatum*⁶⁸, qui donne pour l'Orient la situation de 401⁶⁹, la *cohors IV Frygum* tenait garnison à Praesidium (*Or.* 34, 41), tandis que l'*ala secunda felix Valentiniana* stationnait à proximité (*Or.* 34, 35), à el-Quweira ou à Qaṣr el-Kithara⁷⁰.



(1978), « Severos' Letter to John the Soldier », in WIESSNER G. (éd.), *Erkenntnisse und Meinungen. 2, Festschrift für Werner Strothmann zum 70. Geburtstag*, (Göttinger Orientforschungen, 17) O. Harrassowitz, Wiesbaden, p. 57.

⁶⁴ À d'autres époques historiques, on peut observer de tels glissements sémantiques. Dans *À l'Ouest rien de nouveau*, par exemple, le roman d'E.-M. Remarque qui décrit la vie quotidienne dans les tranchées allemandes de la première guerre mondiale, les soldats appelés sous les drapeaux usent de l'expression « die Preussen » (*les Prussiens*) pour désigner l'institution militaire à laquelle ils sont soumis. Il est clair que le rôle historique de la Prusse dans la constitution de l'Empire fédéral allemand et le poids dont elle pesait encore dans l'armée wilhelmiennne expliquent assez la synecdoque, mais le terme avait fini par perdre sa stricte valeur d'ethnique.

⁶⁵ FARÈS-DRAPPEAU et ZAYADINE, « Istikšāf », p. 43.

⁶⁶ PARKER, « The Defense », p. 108-109 ; KENNEDY, *The Roman Army*, p. 199-202.

⁶⁷ PARKER, « The Defense », p. 109-111 ; KENNEDY, *The Roman Army*, p. 202-204.

⁶⁸ SEECK O. (1876) (éd.), *Notitia dignitatum*, Weidmann, Berlin.

⁶⁹ ZUCKERMAN C. (1998), « Comtes et ducs en Égypte autour de l'an 400 et la date de la *Notitia Dignitatum Orientis* », *AnTard* 6, p. 143-146.

⁷⁰ ABEL F.-M. (1938), *Géographie de la Palestine. 2, Géographie politique – Les villes*, J. Gabalda, Paris, p. 182 ; PARKER, « The Defense », p. 109 ; KENNEDY, *The Roman Army*, p. 187, 189, 190-191.

BIBLIOGRAPHIE

Sources

- COSTANZA S. (éd.) (1969), *Agathias, Historiarum libri quinque*, (Bibl. di Helikon testi e studi, 7) Univ. degli studi, Messina.
- DE BOOR C. (éd.) (1883), *Theophanis Chronographia*, Teubner, Leipzig.
- DEWING H. B. (éd.) (1940-1962), *Procopius in Seven volumes*, Harvard University Press, Cambridge, Mass.
- GALLETIER É. (éd.) (1968), *Ammien Marcellin, Histoire I : livres XIV-XVI*, (Collection des Universités de France) Les Belles Lettres, Paris.
- PASCHOUD F. (éd.) (1986), *Zosime, Histoire nouvelle. 2, I, Livre V*, (Collection des Universités de France) Les Belles Lettres, Paris.
- REISKE J. J. (éd.) (1829), *Constantinus VII Porphyrogenetus, De cerimoniis aulae byzantinae*, (Corpus scriptorum historiae byzantinae, 8) E. Weber, Bonn, I, 92, = PG 112 (1864), Paris.
Éditions partielles :
DAGRON G. *et al.* (éd.) (2000), « L'organisation et le déroulement des courses d'après le *Livre des Cérémonies* », *Travaux et mémoires* 13, p. 3-200 [= Livre I, 77-83 (68-73)].
VOGT A. (éd.) (1939), *Le livre des cérémonies. 2, Livre I : chapitres 47[38]-92[83]*, (Collection des Universités de France) Les Belles Lettres, Paris.
- SEECK O. (éd.) (1876), *Notitia dignitatum*, Weidmann, Berlin.
- THURN J. (éd.) (2002), *Ioannis Malalae Chronographia*, W. de Gruyter, Berlin.

Études

- ABEL FR.-M. (1938), *Géographie de la Palestine. 2, Géographie politique – Les villes*, Gabalda, Paris.
- BAUZOU TH. (1989), *A finibus Syriae : recherches sur les routes des frontières orientales de l'Empire Romain*, thèse de l'Université Paris I.
- BIKAI P. M. (1997), « Archaeology in Jordan », *AJA* 10, p. 493-535.
- BOWERSOCK G. W. (1983), *Roman Arabia*, Harvard University Press, Cambridge, Mass.
- BRANDS G. (1998), « Der sogenannte Audienzsaal des al-Mundir in Resafa », *DaM* 10, p. 211-235.
- BROCK S. (1978), « Severos' Letter to John the Soldier », in WIESSNER G. (éd.), *Erkenntnisse und Meinungen. 2, Festschrift für Werner Strothmann zum 70. Geburtstag*, (Göttinger Orientforschungen, 17) O. Harrassowitz, Wiesbaden, p. 53-75.
- CAMERON A. (1973), *Porphyrius the charioteer*, Clarendon Press, Oxford.
- CANOVA R. (1954), *Iscrizioni e monumenti protocristiani del paese di Moab*, (Sussidi allo studio delle antichità cristiane, 4), Pontificio Istituto di archeologia cristiana, Rome.
- DEGRASSI A. (1936), *Inscriptiones Italiae, X, 3, Histria septemtrionalis*, Libreria dello Stato, Rome.
- FARÈS-DRAPPEAU S. et ZAYADINE F. (1997), « Istikšāf an-nuqūš fī Wādī Iram : 1996 », *ADAJ* 41, p. 37-44 (de la partie en arabe).
- FEISSEL D. (1983), *Recueil des inscriptions chrétiennes de Macédoine du III^e au VI^e s.*, (BCH, Suppl. 8) École française d'Athènes, Paris.
- FERRERO E. (1897), *Atti della Academia dei Lincei - Antichità : notizie degli scavi*, p. 379.
- FROLOW A. (1956), « IC XC NIKA », *Byzantinoslavica* 17, p. 98-113.

- GRÉGOIRE H. (1938), « Notules épigraphiques. I, Une inscription de Constantin III, ou la liquidation des partis à Byzance », *Byzantion* 15, p. 165-175.
- JAUSSEN A. et SAVIGNAC R. (1909), *Mission archéologique en Arabie*, 1, *De Jérusalem au Hedjaz : Médain-Saleh*, E. Leroux, Paris (réimpression [1997], IFAO, Le Caire).
- Eid. (1914), *Mission archéologique en Arabie*, 2, *El-'Ela, d'Hégra à Teima, Harrah de Tebouk* (réimpression [1997], IFAO, Le Caire).
- JOBLING W. J. (1982), « 'Aqaba-Ma'an Survey, Jan.-Feb. 1981 », *ADAJ* 26, p. 199-209.
- Id. (1993), « The 'Aqaba-Ma'an Survey, 1988-1990 », *Syria* 70, p. 244-248.
- JOBLING W. J. et TANNER R. G. (1989), « Zeno the Tribune », *SEL* 6, p. 135-142.
- DE JONGE P. (1972), *Philological and historical commentary on Ammianus Marcellinus XVI*, Bouma, Groningen.
- KAJANTO I. (1965), *The Latin cognomina*, (Commentationes humanarum litterarum, 36/2) Societas Scientiarum Fennica, Helsinki.
- KENNEDY D. L. (2004), *The Roman Army in Jordan*, Council for British Research in the Levant, Londres.
- LAUFFRAY J. (1991), *Halabiyya-Zenobia place forte du limes oriental et la Haute-Mésopotamie au VI^e siècle. 2, L'architecture publique, religieuse, privée et funéraire*, (BAH, 138) Librairie orientaliste Paul Geuthner, Paris
- LECLERCQ H. (1924), « Hippodrome », in *DACL*, t. 6 (2), Paris, col. 2384-2409.
- MEIMARIS Y. E. et KRITIKAKOU-NIKOLARPOULOU K. I. (2005), *Inscriptions from Palaestina Tertia. Ia, The Greek Inscriptions from Ghor es-Safi (Byzantine Zoora)*, (Μελετήματα, 41) Research Centre for Greek and Roman Antiquity – De Boccard, Athènes/Paris
- MORSS C. (2003), « Byzantine Letters in Stone », *Byzantion* 73, p. 488-509.
- PARKER S. Th. (2000), « The Defense of Palestine and Transjordan from Diocletian to Heraclius », in STAGER L. E., GREENE J. A. et COOGAN M. D. (éds), *The Archaeology of Jordan and Beyond : Essays in Honor of James A. Sauer*, (Studies in the Archaeology and History of the Levant, 3) Eisenbrauns, Winona Lake, p. 367-388.
- PETERSON E. (1926), *Εἰς Θεός : epigraphische, formgeschichtliche und religiongeschichtliche Untersuchungen*, Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen.
- PILHOFER P. (2000), *Philippi. 2, Katalog der Inschriften von Philippi*, (Wissenschaftliche Untersuchungen zum Neuen Testament, 119) J.C.B. Mohr (P. Siebeck), Tübingen
- REY-COQUAIS J.-P. (2003), « Jordanie, d'Alexandre à Moawiya : un millénaire d'hellénisation », in *Studies in the History and Archaeology of Jordan*. 7, Dep. of Antiquities, Amman, p. 359-364.
- Id. (2006), *Inscriptions grecques et latines de Tyr*, (BAAL-Hors série 3) Ministère de la culture – Direction générale des Antiquités, Beyrouth.
- ROUECHÉ Ch. (1984), « Acclamations in the Later Roman Empire : New Evidence from Aphrodisias », *JRS* 74, p. 181-190.
- SARTRE M. (1982), « Les nomades et l'empire en Arabie », in *Trois études sur l'Arabie romaine et byzantine*, (Collection Latomus, 178) Latomus, Bruxelles.
- Id. (2001), *D'Alexandre à Zénobie : histoire du Levant antique IV^e siècle avant J.-C. – III^e s. après J.-C.*, Fayard, Paris.
- SAUVAGET J. (1939), « Les Ghassanides et Sergiopolis », *Byzantion* 14 (1), p. 115-130.
- SCHWYZER E. (1953), *Griechische Grammatik auf der Grundlage von Karl Brugmanns griechischer Grammatik*, C. H. Beck'sche, Munich.
- TANNER R. G. (1990), « Greek Epigraphy in South Jordan », *ZPE* 83, p. 183-193.
- ZUCKERMAN C. (1998), « Comtes et ducs en Égypte autour de l'an 400 et la date de la *Notitia Dignitatum Orientis* », *AnTard* 6, p. 137-147.